

ESQUISSE D'UNE BIBLIOGRAPHIE SENTIMENTALE

Michel Tardy

Il faut que je le confesse : les bandes dessinées furent mes premiers livres de chevet. C'est à l'école communale de Guérigny, bourgade qu'évoque J.-P. Sartre au début des *Mots*, que j'ai appris à lire. La floraison occidentale des "illustrés" d'Outre-Atlantique, coïncida avec ma sortie du cours préparatoire. Pendant longtemps, j'ai conservé la collection du *Journal de Mickey*, dont je me souviens encore d'avoir acheté le premier numéro.

L'agent secret X-9, écrit par Dashiell Hammet et dessiné par Axel Raymond, me fit rêver. *Tarzan*, de Hal Foster d'abord, de Burne Hogarth ensuite, fut un compagnon de jeux. *Guy l'Eclair*, que je ne me résous pas à appeler Flash Gordon, prit, à mes yeux, des allures de héros positif, de même que le *Fantôme du Bengale* et que *Mandrake le Magicien*.

Je dois à Lee Falk et à Phil Davis, à Clarence Gray et à Axel Raymond, ma première initiation axiologique. Grâce à eux, le vrai, le beau, le bien, furent, pour moi, des catégories familières, des valeurs concrètes, des références tenaces, bien avant que je ne feuillette, distraitement, le livre de Victor Cousin. De ces commencements, je garde des marques indélébiles, même si, aujourd'hui, je mesure combien il est difficile d'établir la vérité d'une proposition, même si je découvris assez tôt que la frontière qui sépare le bon du mauvais passe moins entre les individus qu'à l'intérieur de chacun d'eux. Il n'y a guère que

Itinéraires de lecture

Perspectives documentaires en éducation, n° 32, 1994

sur le chapitre de la beauté, sous toutes ses formes, que je n'ai guère varié.

Manuels, atlas, dictionnaires

J'ai une tendresse particulière pour les manuels scolaires. Au fil des brocantes et des enchères, j'en enrichis ma collection. J'ai éprouvé, jadis, un coup de passion pour la *Nouvelle flore* de Gaston Bonnier et Georges de Layens, qui, au terme d'une série d'éliminations catégoriellement définies et hiérarchiquement séquencées (fleurs réunies ou non en capitule, étamines et pistil vs étamines sans pistil vs pistil sans étamines), délivre le nom d'une plante individuelle.

Mon propos n'était pas d'herboriser, encore qu'il me soit arrivé de faire sécher des anémones et des renoncles entre deux feuilles de buvard. J'étais habité par un rêve, que d'aucuns jugeront insensé. J'avais la conviction, confortée par le modèle botanique, qu'il devait être possible de ranger les objets de l'univers selon des paradigmes binaires ou sériels, puis de procéder à la combinatoire hiérarchiquement réglée des unités. Je croyais fermement que le secret de la cosmologie résidait dans un grand calcul logique. De cette systématique généralisée, mes douze ans ne firent pas grand-chose, on le devine.

Pendant, je date de cette époque le goût dont je ne me suis jamais départi, des diagrammes et des taxinomies. Je découvris plus tard que cette obsession intellectuelle était au cœur d'une tradition philosophique ancestrale, dont le fil parfois coupé se renoue bientôt jusqu'à se glisser au plus profond de la modernité.

Pendant mes années d'apprentissage, qui furent studieuses, il m'arriva de faire l'école buissonnière : la consultation des atlas et des dictionnaires, ces merveilles du génie didactique, me détournèrent souvent des prescriptions de mes maîtres. Le premier atlas que j'eus entre les mains était signé Schrader et Gallouédec. Des heures durant, je consultais ses cartes et ses cartons, je déchiffrais ses figures et ses notices, je méditais sur les isothermes de juillet. Je fis des voyages imaginaires dans les diagonales de l'index alphabétique. L'or du Klondyke et le coprah de Mozambique, les Mayas du Yucatan et les Bengalis du Pakistan, les plateaux arides du Mato Grosso et la forêt tropicale de Bornéo : ces lieux quasi légendaires servaient aussi de décor aux récits parallèles des brochures à bon marché, que l'on avait

le bon goût de me laisser lire. Dans l'*Historischer Schul-Atlas* de F.W. Putzgers, je visitai les clérouques grecques du Pont-Euxin et j'accompagnai les Phocéens dans leur cabotage obstiné qui, par le détroit de Messine, les mena jusqu'aux colonnes d'Hercule. Grâce à cette seconde nature, précocement acquise, je pressentis que, pour réfléchir, il me faudrait projeter le courant de ma conscience sur un espace à deux ou trois dimensions. Mes prothèses seraient donc spatiales, l'avenir le confirmera.

Quant aux dictionnaires, je découvris bientôt, dans la virtualité de leurs alignements inoffensifs, de curieux fils d'Ariane. Grâce à une technique souple du renvoi, il était possible de conduire des expéditions, sérieuses ou cocasses, dans le labyrinthe du lexique. Sans barguigner, je me laissais porter par des dérives instructives, aussi profitables, j'en suis persuadé, que des leçons bien construites. J'éprouvai plusieurs qualités de vertige, je fus ébahi par la figure du cercle (A veut dire B, B veut dire C, C veut dire A) et je fus ébloui par la structure du treillis (A signifie B ou C, B signifie D, E ou F, D signifie A ou E, et ainsi du reste). J'y trouvai aussi, mêlée au raisonnable des définitions usuelles, la folie des images venues de la nuit des temps comme autant de bénédictions (à tire-larigot, au diable vauvert). Qu'on ait perdu la mémoire de leur origine ajoutait encore à leur bienheureuse fascination. Ainsi allait, se fortifiant au fil des jours, l'expérience confuse de deux sources de la logique, celle de la géométrie et celle de la fantaisie, également productives et foncièrement nécessaires. Deux cohérences antagonistes, en somme, qui, jusqu'à mon dernier souffle, je le crois, ne cesseront de rivaliser, dans une lutte sans dénouement.

Imaginaire et rationalité

Il vint une période où mon coeur balançait. En même temps que je m'adonnais, non sans ferveur, à la récolte des racines algébriques et à la chasse aux lieux géométriques, j'entendis, venue du Pinde et du Parnasse, la lyre d'Erato. De ce jour, la métrique des mots et la musique des idées réglèrent nombre de mes aventures privées : "Hirondelles du sens, annonce d'une aura / L'ombelle en outremer des yeux d'Isodora".

Avec Gérard de Nerval et Arthur Rimbaud, "j'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène", "j'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques". Régulièrement, *Poésie* 45, éditée par Pierre Seghers, me versa des mensualités. Robert Desnos en avril, Max Jacob en septembre et, pendant toute l'année, les "lingères légères" de Paul Eluard. A la même époque, je m'enfonçai à perte de vue, de goût et d'odorat, dans les *Documents surréalistes* réunis par Maurice Nadeau : René Char et Benjamin Péret, me devenant familiers, ne perdirent rien de leur étrangeté. Bref, je découvris la fertilité sémantique des assonances et des allitérations. Je ne savais pas encore que la rhétorique est une méthode de pensée. Ce fut, dans mes dernières années de décagenaire, une "crise d'originalité juvénile". Je crus que la philosophie aurait raison de mes contradictions.

Quand j'arrivai à l'université, je n'étais pas un voyageur sans bagages. Ma tête débordait de lectures hétéroclites, dans la profusion desquelles je cherchais, vainement d'abord, une cohérence secrète, que je savais exister. Je pressentais des rimes occultes entre *M. Teste* et *L'étranger*, entre le Père Ubu et le commissaire Maigret, entre le Joseph K... du *Procès* et le Lafcadio des *Caves du Vatican*, entre *Le temps du mépris* et *Le mythe de Sisyphe*. Des revenants hantaient mes jours et mes rêves : la *Nadja* d'André Breton et son *Ode à Charles Fourier*, l'André Gide du *Voyage au Congo* et de *La séquestrée de Poitiers*, les notations "ordinaires" de Georges Simenon, John dos Passos et ses montages de *Manhattan Transfer*, le Bernanos de *Monsieur Ouine* et des *Grands cimetières sous la lune*, le Maurice Barrès des *Déracinés*, le Louis Aragon des yeux d'Elsa et de "hourrah l'Oural".

De Jorge Luis Borgès, j'appris à lire l'*Histoire de l'infamie* et l'*Histoire - conjointe - de l'éternité*. Avec Paul Valéry, je balançai entre la terre, "cet étrange défaut dans la pureté du non-être", et "les cris aigus des filles chatouillées". Dans *Sanctuaire* de William Faulkner, j'entrevis "l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier". De ce que d'aucuns appelleraient sans doute une éducation sentimentale, j'aurais aimé faire un jour la théorie. Je ne risque pas de me tromper si j'affirme qu'on en trouve des traces affaiblies dans mes besognes d'"écrivain".

Conversion universitaire

Au début des années 50, le cours de mes lectures fut infléchi par l'enseignement de mes maîtres strasbourgeois. Maurice Debesse s'était déjà engagé sur le chemin qui conduirait, vingt ans plus tard, à la reconnaissance officielle de ce qu'on n'appelait pas encore les sciences de l'éducation. *Les étapes de l'éducation* m'apprit, avec élégance, ce qu'était le projet d'une psychopédagogie. Je découvris, grâce à lui, l'histoire de l'enseignement et les leçons que l'on pouvait en tirer. Je lui dois d'avoir lu *l'Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* d'Henri-Irénée Marrou, les deux volumes de *L'évolution pédagogique en France* d'Emile Durkheim et le monumental *Nouveau dictionnaire de pédagogie*, publié sous la direction de Ferdinand Buisson.

Il est des psychanalystes non forcenés, qui savent raison garder : Juliette Boutonier, qui défendait sa paroisse, ne créa pas de chapelle. *L'angoisse* me fournit une clef : la notion d'ambivalence, qui, désormais, ne quitta plus mon trousseau. A mes condisciples et à moi-même, elle conseilla de consulter *Psychologie expérimentale* de R.S. Woodworth, compilation patiente qu'il est utile de fréquenter, le *Traité de psychologie générale* de Maurice Pradines, où l'on voit comment la philosophie peut transcender les résultats d'une science humaine trop monographique, et le tome VIII de *l'Encyclopédie française*, consacré à "la vie mentale" par Henri Wallon et par ses collaborateurs. *Le dessin de l'enfant* fut d'abord un cours auquel j'eus le privilège d'assister.

La sociologie que m'enseigna Georges Duveau fut à nulle autre pareille : dans l'histoire de sa discipline, il fait figure de singleton. On ne lit pas assez sa *Pensée ouvrière sur l'éducation pendant la Seconde République et le Second Empire*. Pour ma part, j'en retins cette maxime élémentaire : il ne suffit pas de faire des observations, il faut de surcroît posséder une vision du monde et de l'histoire. Ce n'est pas le hasard qui lui fit étudier les utopies. Ce qu'elles ne sont pas : des projets que l'on aurait la naïveté de croire réalisables ; ce qu'elles sont : des principes régulateurs dont les actes quotidiens ne sont jamais que de lointaines approximations. J'ai lu et relu *Les instituteurs*. On devrait le distribuer, en cadeau de bienvenue, dans les Instituts de formation des maîtres.

A l'université de Strasbourg, Georges Gusdorf enseignait la philosophie générale et Paul Ricœur, l'histoire de la philosophie. Du pre-

mier, j'appris autant par sa manière que par ses discours. Par exemple, que pour comprendre le sens de l'existence, la perspicacité des grands romanciers est plus utile, tous comptes faits, que les calculs des petits savants. Ou encore : qu'il convient sans doute de multiplier les sources (l'érudition encyclopédique comme matière première) mais qu'il importe davantage de chercher le lieu central d'où les penser sous le chiffre de la cohérence ; que les catégories de l'intelligible évoluent au rythme des mentalités et que chaque époque possède sa grille d'interprétation (ce que Michel Foucault, bien plus tard, appellera une *épistémè*) ; que "les sciences humaines sont (d'abord) des sciences de l'homme" et qu'il est urgent de distinguer avec soin l'ordre des événements de celui des phénomènes. Dans *La parole*, que j'entendis enseigner, il est d'ailleurs montré que la parole authentique est un événement, "un cheminement de l'homme à l'homme à travers le temps". La signifiante s'affirme dans "les significations moyennes codifiées par l'usage" et, dans le même souffle, contre elles.

Quand je m'inscrivis à la Faculté des Lettres, Paul Ricœur venait de traduire en français les *Idées directrices pour une phénoménologie* d'Edmund Husserl. Je pénétrai dans l'ouvrage, non sans labeur ni ferveur, grâce à l'assistance bienvenue des notes et des commentaires. Sa lecture me permit de comprendre le sens des deux livres de Jean-Paul Sartre : *L'imagination* et *L'imaginaire*. Par la suite je revins, à maintes reprises, sur les deux ou trois passages consacrés à l'analyse d'une gravure d'Albrecht Dürer : "Le chevalier, le diable et la mort". L'emboîtement des intentionnalités (la photographie du dessin d'une inscription) ne cessa, dès lors, de me hanter. Des cours de Paul Ricœur, sur le rôle des mythes dans le platonisme, sur le "ich denke" d'Emmanuel Kant, sur la "selbstbewusstsein" de *La phénoménologie de l'esprit*, je conclus que l'histoire de la philosophie ne peut être qu'un ensemble de relectures et qu'elle s'écrit à reculons.

Parallèlement, mon programme de lectures privées fut éclectique. Dans le *Traité du désespoir* de Sören Kierkegaard, dans l'*Essai de métaphysique eschatologique* de Nicolas Berdiaev et dans l'*Introduction aux existentialismes* d'Emmanuel Mounier, je vis se croiser les valeurs de l'existence et celles de la personne.

L'interprétation des rêves de Freud me retint surtout par sa théorie de la "figurabilité" : il est possible d'emprunter à un auteur des fragments opératoires sans donner des gages à ses présupposés. Des éru-

dits m'assurèrent plus tard que l'édition Molitor des oeuvres philosophiques de Marx était fautive. Pas au point, je présume, de me faire manquer l'essentiel. Je lus donc, la plume à la main, *l'Idéologie allemande* et *La sainte famille ou critique de la critique critique*.

Apologie pour l'histoire ou métier d'historien de Marc Bloch me donna le goût de la réflexion épistémologique. C'est dans *La philosophie au Moyen Age* d'Etienne Gilson que je découvris que l'"Isagoge" de Porphyre était un exemple parfait de ce qu'on appellera plus tard la transposition didactique et que dans le même temps où se développait en Occident la querelle des universaux, sur la base de la seule logique d'Aristote, filtrée par Boèce, les autres textes du Stagirite prospéraient dans les grandes écoles arabes de traduction avant de nous revenir sur le tard et de rendre possibles Albert le Grand et Thomas d'Aquin. Je fus emballé par *Le cinéma du diable* de Jean Epstein et par *l'Intelligence d'une machine* : dans le choc des titres, je crus deviner la promesse d'une allégorie.

La chronique hebdomadaire d'André Bazin sur le cinéma eut pour moi valeur d'initiation : j'en ai gardé pieusement les coupures dans des boîtes en carton. Chaque mois, j'achetai *Esprit* et *Les temps modernes*, dont j'ai conservé de cette époque l'intégralité des livraisons. Je lisais aussi la presse avec gourmandise : *Les lettres françaises* et, pour compenser sans doute, *Les nouvelles littéraires*, *Le Monde*, auquel sans originalité je suis resté fidèle, et *l'Observateur* de la belle époque, qui ne devint "nouveau" que par la suite. Du journalisme j'aimais la syntaxe fringante. Il me plaisait aussi de repérer, dans le mouvement brownien de l'actualité, la monotonie de quelques permanences.

Corrélations : statistiques vs sémiotiques

Avec indulgence, l'Ecole Normale supérieure de Saint-Cloud m'accueillit. Pendant quelques semestres, je fus infidèle à mes convictions. Aspirant à prendre place dans la corporation des savants patentés, qui font des mensurations et qui comparent des distributions, je m'imprégnai des deux volumes du *Faverge*, je m'initiai aux tests non-paramétriques de Sidney Siegel et je consultai des sous-produits transposés de statistiques à l'usage des amateurs. Je dépouillai la collection complète de la *Revue internationale de filmologie* et nombre de

publications anglo-saxonnes. Je fis quatre ou cinq analyses de variance et je commis quelques calculs de corrélation.

De cette "littérature", je ne conservai bientôt que les états de la question et que l'interprétation des résultats, c'est-à-dire ces moments précieux où les auteurs, quand ils le peuvent, redeviennent intelligents. Je redécouvris cette évidence : il n'y a pas de vérification qui vaille sans une inspiration première. Des montagnes de statistiques pour enfoncer des portes ouvertes : le bon sens finit par en être blessé. La cause était entendue : il était plus urgent d'articuler des raisonnements que d'extraire des racines carrées. Trois livres me remirent sur le chemin que je n'aurais jamais dû quitter : *Le cinéma ou l'homme imaginaire* d'Edgar Morin, *l'Essai sur les principes d'une philosophie du cinéma* de Gilbert Cohen-Séat et *Logique du cinéma* d'Albert Laffay.

Dans les années 60, la pensée structurale était, comme on l'a dit un peu sottement, à la mode. Comment ne pas y sacrifier ? De mes rencontres soutenues, je garde des marques qui, aujourd'hui encore restent vivaces. Michel Foucault : l'analyse superbe des jeux de miroirs dans les "Ménines" de Vélasquez (*Les mots et les choses*). Claude Lévi-Strauss : l'opérateur du bricolage, qui "bâtit ses palais idéologiques avec les gravats d'un discours social ancien" (*La pensée sauvage*). Quant à Lacan, ses manigances sur la métaphore m'amusèrent un moment, puis je préférerai relire, dans le texte, *La lettre volée*.

Roland Barthes tenait un séminaire à l'Ecole pratique des hautes études. J'avais lu, avec enthousiasme, *Le degré zéro de l'écriture*, *Michelet par lui-même* et, surtout, la remarquable postface des *Mythologies*. Il accepta de me recevoir. Pendant trois ans, avec ravissement, je l'entendis décliner des codes sensuels, sur l'image, sur la nourriture (le craquant, le nappé)... Par la suite, je fis ce que je pus des clefs qu'il me donna : la naturalisation des messages (prendre, ou faire prendre, un produit de l'histoire pour une donnée de nature), la signifiante comme opérateur d'ouverture (au-delà du dénoté commun, le pluriel risqué du sens).

Simultanément, Algirdas-Julien Greimas donnait un cours à l'Institut Poincaré. Nous étions une poignée à le suivre (O. Ducrot, T. Todorov, L. Sebag, Cl. Olsen, J. Guénot). Semaine après semaine, il nous lisait le chapitre qu'il venait d'écrire, dont l'ensemble donna bientôt la *Sémantique structurale*. Structure élémentaire de la signification : il m'arriva d'homologuer l'axe sémantique (conjonction) et les unités sémantiques (disjonction) à la substance et à la forme du signi-

fié de Louis Hjelmslev. La séquence des fonctions de V. Propp : il fut clair désormais que le paradigmatique était le secret du syntagmatique et que la simple consécution des fonctions cachait l'existence de schémas narratifs de base. Mon goût pour la logique comme instrument de maîtrise de l'univers (du référent ? du discours ? la seconde hypothèse est la bonne) refit surface.

Dans la foulée, je lus le *Cours* de F. de Saussure, les *Principes de phonologie* de N.S. Troubetzkoy, les *Eléments de linguistique générale* d'André Martinet et les *Prolégomènes à une théorie du langage* de Louis Hjelmslev. J'acquis ainsi une "sensibilité sémiotique" qui ne devait plus me quitter.

Ensuite...

Strasbourg, 1964 : je retrouve Georges Gusdorf (*Pourquoi des professeurs ?*). Plus tard, je ferai la connaissance d'Oliver Reboul, retour de Montréal (*L'éducation selon Alain*, 1974). Ensemble, nous embrasserons la cause des sciences de l'éducation, lui penchant plutôt pour la philosophie et la rhétorique, moi inclinant volontiers vers l'épistémologie et la sémiotique. Ma bibliothèque s'enrichira d'ouvrages de qualité. Une dette intellectuelle me liera à Christian Metz, qui fut mon ami (*Essais sur la signification au cinéma*, *Langage et cinéma*, *Le signifiant imaginaire*). Les *Essais d'iconologie* d'Erwin Panofsky resteront, pour moi, une référence constante. Les oeuvres de Barthes, de Greimas, de Gusdorf, régulièrement complétées au fil des ans, m'accompagneront comme autant de témoignages mémorables.

D'autres livres encore, qui s'abîmeront un peu d'avoir été souvent consultés : Luis Prieto (*Messages et signaux, Pertinence et pratique*), Umberto Eco (*La structure absente, Lector in fabula*), Perelman et Obrechts-Tytéca (*Traité de l'argumentation*), Robert Blanché (*Structures intellectuelles*), Olivier Reboul (*Le langage de l'éducation*), Paul Ricoeur (*Temps et récit*), Charles Sanders Peirce (*Ecrits sur le signe*).

Dans les fichiers, mes consultations se feront de plus en plus sélectives. Je donnerai la préférence, sinon l'exclusivité, aux théories du signe et du texte, aux règles de l'iconographie discursive, aux propriétés de l'épistémologie scolaire. La sagesse du choix succédera à l'ébriété universelle des commencements. Le moment viendra sans doute où je me bornerai à relire quelques grands textes, ceux que l'on

emporterait sur une île déserte. Des signes avant-coureurs témoignent de cette conversion probable.

Par ailleurs, il n'est guère d'ouvrages consacrés à la pédagogie que je n'aie consultés. On les trouve dans toutes les bonnes bibliographies.

Michel TARDY

Professeur d'Université
Université Louis Pasteur, Strasbourg

Bibliographie

- BARTHES, R. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil, 1953. (Pierre Vives).
- BARTHES, R. *Mythologies*. Paris : Seuil, 1970. (Points ; 10).
- BLANCHÉ, R. *Structures intellectuelles : essai sur l'organisation systématique des concepts*. Paris : J. Vrin, 1986.
- BLOCH, M. *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. 7e éd. Paris : Armand Colin, 1991. (U-Prisme ; 34).
- BOUTONIER, J. *L'angoisse*. Paris : PUF, 1943. (Bibliothèque de la philosophie contemporaine).
- BOUTONIER, J. *Les dessins des enfants*. Paris : éd. Scarabée, 1953.
- BUISSON, J. *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. Paris : Hachette, 1911.
- COHEN-SEAT, G. *Essai sur les principes d'une philosophie du cinéma : notions fondamentales et vocabulaire de filmologie*. Paris : PUF, 1958. (Bibliothèque de philosophie contemporaine).
- DEBESSE, M. *Les étapes de l'éducation*. 11e éd. Paris : PUF, 1992. (Nouvelle encyclopédie pédagogique ; 20).
- DURKHEIM, E. *L'évolution pédagogique en France*. Paris : PUF, 1990. (Quadrige ; 109).
- DUVEAU, G. *La pensée ouvrière sur l'éducation pendant la seconde république et le second empire*. Paris : Donnay-Montemestien, 1948.
- DUVEAU, G. *Les instituteurs*. Paris : Seuil, 1957. (Le Temps qui court).
- ECO, U. *La structure absente : introduction à la recherche sémiotique*. Paris : Mercure de France, 1972.
- ECO, U. *Lector in fabula*. Paris : LGF, 1989. (Le livre de poche ; 4098).
- EPSTEIN, J. *L'intelligence d'une machine*. 2e éd. Paris : J. Melot, 1946. (Les Classiques du cinéma).
- EPSTEIN, J. *Le cinéma du diable*. Paris : J. Melot, 1955.
- FOUCAULT, M. *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard, 1990. (Tel ; 166).
- FREUD, S. *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF, 1926 et 1967.

- GILSON, E. *La philosophie au Moyen-Age : des origines patristiques à la fin du XIVe siècle*. Paris : Payot, 1986 (Bibliothèque historique).
- GREIMAS, A.J. *Sémantique structurale*. Paris : PUF, 1986. (Formes sémiotiques).
- GUSDORF, G. *La parole*. 12e éd. Paris : PUF, 1992.
- GUSDORF, G. *Pourquoi des professeurs ? : pour une pédagogie de la pédagogie*. Paris : Payot, 1977. (Petite bibliothèque ; 305).
- HJELMSLEV, L. *Prolégomènes à une théorie du langage : la structure fondamentale du langage*. Nouv. éd. Paris : Editions de Minuit, 1971. (Arguments).
- HUSSERL, E. *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Paris : Gallimard, 1985. (Collection Tel, 94).
- KIERKEGAARD, S. *Traité du désespoir*. Paris : Gallimard, 1988. (Folio, Essais ; 94).
- LAFFAY, A. *Logique du cinéma, création et spectacle*. Paris : Masson, 1964.
- LEVI-STRAUSS, C. *La pensée sauvage*. Paris : Presses-Pocket, 1985. (Agora ; 2).
- MARROU, H.I. *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. Paris : Seuil.
 1. Le monde grec. 1981 (Points. Histoire ; 56).
 2. Le monde romain. 1981 (Points. Histoire ; 57).
- MARTINET, A. *Éléments de linguistique générale*. 3e éd. Paris : Armand Colin, 1991. (U-Prisme).
- MARX, K. et ENGELS, F. *L'idéologie allemande*. Paris : Scandéditions ; Editions sociales, 1932. (Essentiel ; 1).
- MARX, K. et ENGELS, F. *La Sainte Famille ou critique de la critique critique*. Paris : Editions sociales, 1972.
- METZ, C. *Essais sur la signification du cinéma*. 3e éd. Paris : Klincksieck, 1983. (Esthétique).
- METZ, C. *Le signifiant imaginaire*. Paris : Bourgeois, 1993. (Choix-essais).
- MORIN, E. *Le cinéma ou l'homme imaginaire*. Nouv. éd. Paris : Minuit, 1978. (Arguments).
- MOUNIER, E. *Introduction aux existentialismes*. Paris : Denoël, 1960. (Essai).
- MOUNIER, E. *Le personnalisme*. 15e éd. Paris : PUF, 1992. (Que sais-je ? ; 395).
- PANOFKY, E. *Essais d'iconologie : les thèmes humanistes dans l'art de la Renaissance*. Paris : Gallimard, 1987. (Bibliothèque des sciences humaines).
- PEIRCE, C.S. *Ecrits sur le signe*. Paris : Seuil, 1978. (L'Ordre philosophique).
- PERELMAN, C. *Traité sur l'argumentation : la nouvelle rhétorique*. 5e éd. Université de Bruxelles, 1988.
- PRADINES, M. *Traité de psychologie générale*. 2e éd. Paris : PUF, 1987.
- PRIETO, Luis, J. *Messages et signaux*. Paris : PUF, 1966. (Le Linguiste ; 2).

- PRIETO, Luis, J. *Pertinence et pratique : essai de sémiologie*. Paris : éd. Minuit, 1975. (Le sens commun).
- REBOUL, O. *L'Élan humain ou l'Éducation selon Alain*. Montréal : Presses universitaires de Montréal, 1974. (L'enfant ; 16).
- REBOUL, O. *Le langage de l'éducation : analyse du discours pédagogique*. Paris : PUF, 1984. (L'éducateur ; 90).
- RICOEUR, P. *Temps et récit*. Paris : Seuil, 1991.
- SARTRE, J.P. *L'imaginaire*. Paris : Gallimard, 1986. (Folio-Essais ; 47).
- SARTRE, J.P. *L'imagination*. 3e éd. Paris : PUF, 1989. (Quadrige ; 1).
- SAUSSURE, F. de. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1989. (Bibliothèque scientifique).
- TROUBETZKOI, N.S. *Principes de phonologie*. Paris : Librairie C. Klincksieck, 1949.
- WALLON, H. *La vie mentale*. Paris : Scandéditions, Editions sociales, 1982. (Essentiel ; 2).
- WOODWORTH, R.S. *Psychologie expérimentale*. Paris : PUF, 1949. (Bibliothèque scientifique internationale).